

Pierre DUCAMP

Témoignages de la Résistance

DONNÉES TECHNIQUES

Texte autobiographique récent, de 12 pages sans les annexes, servant de support aux interventions de P. Ducamp devant les élèves et les étudiants.

Les titres appartiennent pratiquement tous au texte initial. Les documents intégrés formaient les annexes.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 20 AVRIL 2008

Né en 1922 à Carresse (64), Pierre Ducamp fait ses études de Droit à Paris Panthéon.

Il s'engage à l'âge de 20 ans au réseau Vengeance (voir ses activités ci-après).

Arrêté le 4 Avril 1944 puis déporté à Dachau (matricule : 72516), il est libéré le 30 Avril 1945 par les Américains.

À son retour, il reprend ses études puis entre dans l'industrie du pétrole en qualité de cadre international, activité qu'il mènera jusqu'en 1981.

Il est auditeur à l'IHEDN (Bordeaux, 1979).

Il consacre sa retraite à de nombreuses occupations et travaux touchant la Résistance et la Déportation :

- il préside, dès 1981, l'ADIF de la Gironde ;
- il participe à l'ouvrage collectif *Allach-kommando de Dachau* (prix de la Résistance 1985) et est vice-président de l'amicale des Anciens de Dachau Alpes-Maritimes ;
- il préside l'ADIF-FNDIR des Alpes-Maritimes (1987) ;
- en 1988, il est Administrateur national de l'UNADIF (Union Nationale des Déportés et Familles de disparus) ;
- en 1999, il est élu président du Comité départemental Alpes-Maritimes du Concours National de la Résistance et de la Déportation.

Enfin, avec ses camarades résistants et déportés, il se rend dans les collèges et lycées à la rencontre des élèves, pour témoigner.

Chevalier de la Légion d'honneur, Officier de l'Ordre national du Mérite, Pierre Ducamp est titulaire de la Médaille militaire et de la Croix de guerre 1939-1945 avec palme.



Concession de la Médaille militaire, décret du 10 mai 1958 (JO du 24 mai) :

« Jeune étudiant, entre officiellement dans la Résistance en février 1943, est plus spécialement affecté à la réorganisation du **Réseau d'évasion** [d'aviateurs alliés], en convoie personnellement plusieurs jusqu'à la frontière pyrénéenne.

Échappe de justesse à une arrestation au cours d'une de ces missions et rejoint Paris où il sert d'agent de liaison entre les différents groupes de **VENGEANCE** Paris-Provence.

Arrêté en pleine action le 4 avril 1944 aura tant au cours de ses interrogatoires, qu'en déportation une attitude remarquablement courageuse.

Un des plus beaux exemples de jeune résistant qui a tout sacrifié à son idéal, montrant en toutes circonstances un courage et un sang-froid hors de pair. »

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>Une première arrestation.</i>	4
2	<i>Engagé au réseau Vengeance.</i>	4
3	<i>Le réseau Vengeance en Normandie.</i>	5
3.1	Arrivée à Torigni.	5
3.2	L'action.	5
3.3	Souffrance et mort.	6
4	<i>Évasion d'aviateurs alliés.</i>	6
4.1	Paris.	6
4.2	Jean Charbonneaux.	6
4.3	À Vengeance-évasion.	7
4.4	Les amis.	8
4.5	Les évadés.	8
5	<i>Fourniture de faux papiers.</i>	9
6	<i>La seconde arrestation.</i>	10
6.1	À la Gestapo.	10
6.2	En prison de Fresnes.	10
7	<i>Le camp de Compiègne.</i>	10
8	<i>La Déportation.</i>	11
9	<i>Reconnaissance.</i>	12

Des récits et des études ont paru récemment concernant le réseau Turma-Vengeance, l'internement et la déportation. Ces travaux m'ont été utiles pour compléter mon récit. Il s'agit notamment :

- du mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine de Vincent Szablewski publié en 1999 à l'université d'Orléans, département des sciences humaines, intitulé *La Résistance en Province : l'exemple du mouvement Vengeance dans le Loiret 1943-1945* ;
- du mémorial de Turma-Vengeance, comprenant les noms des membres du réseau arrêtés ou tués, réalisé par Pierre Mallez, résistant déporté, publié en 2001 (3^e édition)¹ ;
- du récit intitulé *Actions de Résistance et arrestations* de Serge Brion², membre de Vengeance.

1 Une première arrestation.

Après l'armistice de 1940, dans les Basses Pyrénées (auj. Pyrénées Atlantiques, 64), où j'habite, les envahisseurs allemands s'installent dans nos villes et nos villages, réquisitionnant les meilleures habitations. La population civile est frappée de stupeur par la soudaineté et l'ampleur de la défaite. L'Allemand, nazi ou non, n'avait pas la sympathie des Français depuis plus de 100 ans pour des raisons historiques. Or, il est là. C'est l'ennemi qui est maintenant chez nous contre notre gré et qui s'estime chez lui. Cette occupation allemande, humiliante, est refusée par la population dans une grande majorité.

Le département des Basses Pyrénées est divisé en deux :

- la zone occupée qui comprend la région côtière (en gros le Pays basque) ;
- la zone libre qui englobe le Béarn et la Soule.

Les deux zones sont séparées par une ligne de démarcation qui ne peut être franchie dans un sens comme dans l'autre sans autorisation des forces de surveillance françaises ou allemandes. Des postes fixes sont établis. L'occupant organise une surveillance de jour et de nuit pour empêcher les franchissements clandestins.

On ne pouvait rester indifférent et passif.

Refusant l'armistice et l'occupation, mon frère et moi décidons d'agir et de lutter contre cette présence ennemie et de nous engager dans la Résistance. Une cellule de Résistance clandestine organisée par des amis proches existait déjà en zone libre, nous le savions, et nous décidons de les rejoindre.

Tôt un matin d'avril 1941, nous nous dirigeons à bicyclette sur la route de Sauveterre-de-Béarn à Saint-Palais qui était la ligne de démarcation. Après nous être assurés que tout était calme, nous franchissons cette ligne. C'est alors que surgissent d'un poste de guet dans un buisson, deux feldgendarmes qui nous arrêtent avec brutalité. Nous sommes conduits à Saint-Palais, emprisonnés dans une cellule où sont entassés une vingtaine de détenus. Après des interrogatoires éprouvants, nous sommes relâchés au bout de quelques jours.

2 Engagé au réseau Vengeance.

Après cet échec, je rejoins Paris où beaucoup de jeunes épris de liberté, volontaires pour libérer le pays et répondant à l'appel du 18 juin 1940 du général De Gaulle, recherchaient comme moi une ouverture pour rejoindre la résistance, milieu secret, cloisonné, qui agissait

¹ Il s'agit du tableau des effectifs Vengeance mis, depuis lors, sur le site.

² Texte mis sur le site.

dans la plus grande clandestinité. J'étais alors étudiant en deuxième année de droit à la Faculté de Paris Panthéon. J'avais 20 ans.

Fin 1942, par des camarades étudiants, je prends contact avec Salomon (*Antheaume*), mutilé de la guerre de 1914. Il est chargé du recrutement et des effectifs au réseau Vengeance. Je lui fais part de ma décision. Il m'interroge longuement. Convaincu de ma détermination, il me présente début 1943 à Maître Étienne Nouveau (pseudonyme *Vallière*), résistant de longue date et membre du Comité Directeur de Vengeance. Il est aussi Président de la Fédération des Amputés de guerre de France. *Vallière* prendra la tête de Vengeance en février 1944, après l'arrestation de Frilet, dirigeant national.

À son cabinet il me reçoit, en même temps qu'un ami, Nicolas, étudiant aux Beaux-Arts, volontaire lui aussi.

« Je vais avoir besoin de vous, restez à ma disposition », nous dit-il, sans autre précision.

3 Le réseau Vengeance en Normandie.

3.1 Arrivée à Torigni.

En mai 1943, *Vallière*, crée avec Simone Huard, avocate, un groupe armé en Normandie, dans la Manche. Ce groupe est dirigé par le commandant Léon Hamel. *Vallière* fait alors appel à nous et nous donne, à Nicolas et à moi, mission de le rejoindre. J'interromps mes études et, muni de faux papiers, je pars avec Nicolas à Torigni-sur-Vire. Arrivés là, et avec un mot de passe, nous rencontrons le commandant Hamel, ancien officier, vif, courageux, entreprenant ; il nous expose en peu de mots notre mission : constituer un groupe armé qu'il organise grâce à un recrutement local et avec l'aide de jeunes venus de toute la France dont beaucoup sont réfractaires au Service du Travail Obligatoire (S.T.O.). Sous de fausses identités, nous sommes placés chez des agriculteurs de la région, patriotes. Je suis accueilli chez Madame Desdouets, fermière, où se trouve déjà Albert Boulanger venu de Tourcoing dans le Nord. À titre de couverture, je travaille à la ferme.

3.2 L'action.

Pour préparer le débarquement, nos actions sont multiples. Nous sommes chargés de repérer des terrains de parachutage dont les coordonnées sont aussitôt transmises à Londres par radio via Paris, pour y être homologués. Nous projetons également des opérations de sabotage du matériel utilisé par les Allemands pour la construction du Mur de l'Atlantique. Soldats sans uniforme, dans l'ombre, nous travaillons pour le Grand Jour. Au cours de l'été 1943, notre groupe s'étoffe. Il comprend maintenant plusieurs dizaines de volontaires. Nous recevons la visite de nos chefs des corps francs Vengeance : Michel Bommelaër et Georges Brûlé.

Nous signons un engagement dans les Forces Françaises Combattantes (F.F.C.) qu'ils transmettent à Vengeance.

Mais aucune promesse d'envoi d'armes n'est donnée. Au cours de l'été, nous attendons des parachutages d'armes qui ne viennent pas.

Chaque soir nous écoutons à la radio la B.B.C. de Londres l'émission *Les Français parlent aux Français*.

Le commandant Hamel entreprend par des réunions régulières la formation et l'encadrement des volontaires prêts pour les combats de la Libération.

Le problème de l'armement n'est pas résolu. Nous manquons d'armes.

En octobre 1943, pas de débarquement allié en vue. La répression allemande est de plus en plus active dans cette région où les menaces de dénonciations mettent en danger les jeunes résistants étrangers à la population des villages. Je suis appelé à Paris où les dirigeants Pierre Frilet et Paul Thibaud me confient d'autres missions.

3.3 Souffrance et mort.

À mon retour de déportation en 1945, j'apprendrai que notre groupe de Torigni-sur-Vire a subi de lourdes pertes. Il a mené de nombreuses actions de guérilla et de sabotage de circuits téléphoniques allemands en coopération avec les formations résistantes voisines. Le groupe du commandant Hamel secondé par le capitaine Lemoine est décimé le 13 mars 1944 par une série d'arrestations. La milice et la gestapo arrêtent Albert Boulanger dans la ferme Desdouets qui est perquisitionnée. Nos camarades sont emprisonnés à Saint-Lô. Ils ont péri sous les bombes le 6 juin 1944, jour du débarquement, à l'exception d'Albert Boulanger, gravement blessé, qui a survécu et m'a raconté ces tragiques événements. D'autres sont morts en déportation. Notre chef, Léon Hamel, au courage exemplaire, est fusillé le 15 juin 1944.

4 Évasion d'aviateurs alliés.

4.1 Paris.

Arrivé à Paris, permanent du réseau, je loge au quartier latin dans un hôtel de la rue Mazarine. Mais les contrôles de police rendent cette solution dangereuse. Je trouve à me loger dans une chambre, 61, boulevard Saint-Michel, chez Madame Paris.

Le chef de réseau me charge d'organiser l'évasion des aviateurs alliés. Je prends la relève de Jean-Marie Charbonneaux³, dit *Cumulo* qui vient d'être arrêté ainsi que Robert Guillet. Et c'est sous le pseudonyme de *Pierrot* que désormais je vais agir.

J'apprends que Vengeance est victime d'une série d'arrestations menées par des agents de la police allemande et de la Gestapo infiltrés dans nos rangs. L'agent de liaison de Charbonneaux (*Cumulo*) était de ceux-là. Beaucoup d'entre eux sont français d'origine, hélas. Ce dernier s'appelait Fresnoy. C'est lui qui livra Charbonneaux au directeur des services de renseignements allemands installés 101, avenue Henri Martin, le 4 octobre 1943. L'homme à la tête de ce service s'appelait *Mazuy*⁴.

4.2 Jean Charbonneaux.

Ce 4 octobre 1943, Charbonneaux que les dirigeants du réseau me chargent de remplacer, allait à un rendez-vous rue de Passy quand il aperçut son agent de liaison Fresnoy le désignant à un groupe de policiers. Ceux-ci se dirigèrent aussitôt vers lui. Il comprit vite le danger, fit demi-tour, gagna un peu de terrain et s'engagea dans la première rue venue, la rue Francisque Sarcey, puis s'engouffra dans une entrée, espérant pouvoir se cacher. Mais les poursuivants le rejoignirent et l'un d'eux du nom de Raoul et qui accompagnait *Mazuy* tira un coup de revolver atteignant Charbonneaux à la cuisse. Celui-ci malgré la blessure entreprit de gravir l'escalier. Il fut rejoint au 5^{ème} étage alors qu'il arrivait à la fenêtre donnant sur la cour. *Mazuy* qui l'avait rejoint voulut l'empoigner mais Charbonneaux qui le dominait de sa haute taille, le ceintura, enfonça la fenêtre et lui dit : « Tu vas sauter avec moi ».

À ce moment Raoul qui suivait tua notre ami d'une balle en plein visage. Avant de mourir, Charbonneaux avait arraché une chaussure de *Mazuy*, ce chef des services allemands.

Les détails de cette fin furent fournis par *Mazuy* lui-même à deux de nos agents déjà arrêtés, Henri Avenel et René Mann qui durent sortir le corps de leur camarade de

³ Voir sa biographie sur le site.

⁴ Georges Delfanne, de nationalité belge.

la voiture où on l'avait mis. *Mazuy* était très pâle, défait, et il leur dit : « nous l'avons eu votre *Cumulo*, mais vous pouvez être fiers de lui, il est mort en héros ». *Cumulo* a eu la fin qu'il s'était lui-même fixée. À ceux qui étaient ses compagnons de travail, il avait souvent répété : « S'ils tentent de m'avoir, ils me prendront mort mais jamais vivant ».

À la mémoire de Jean-Marie Charbonneaux, une plaque a été apposée rue Francisque Sarcey, inaugurée en 1989 en présence de sa famille.

4.3 À Vengeance-évasion.

Cette disparition héroïque (une parmi tant d'autres) rappelle le courage et la force de l'engagement des résistants prêts à sacrifier leur vie contre l'occupant nazi.

À la suite de cette vague d'arrestations par la police allemande et de la disparition de très nombreux camarades, une réorganisation du réseau s'imposait. Les responsables changeaient.

Je suis chargé de renouer les fils des filières d'évasion des aviateurs alliés. À cette époque la guerre aérienne s'était intensifiée et de nombreux aviateurs alliés dont les avions avaient été abattus, tombaient sur le sol de France. Ils constituaient pour les alliés des éléments précieux. En effet si fabriquer un avion n'exigeait que quelques jours, la formation d'un pilote exigeait plusieurs mois. Il importait donc de récupérer ces aviateurs tombés pour qu'ils continuent le combat. Nous nous chargeons de les récupérer des divers endroits où ils tombaient, de les acheminer vers Paris, de les héberger, de les regrouper puis de les convoier soit vers la Bretagne soit vers les Pyrénées que nous leur faisons franchir pour se retrouver en Espagne.

Aidé par Paul Thibaud et Pierre Frilet, responsables de Vengeance, j'arrive par de prudentes recherches à reconstituer ces filières. J'entre en contact avec les personnes qui, au péril de leur vie acceptaient d'héberger ces aviateurs. Elles et leur famille couraient le risque d'être arrêtées par les Allemands qui punissaient avec la plus grande rigueur cette aide à l'ennemi. Rappelons l'ordonnance du 1^{er} juillet 1942 du *Militärbefehlshaber* en France, Von Stulpnagel, qui a été largement publiée dans la presse et par affiches :

Photocopie, Nice, Archives départementales
20M168

Ce qu'il faut savoir

AVIS

Suivant ordonnance du *Militärbefehlshaber* en France, en date du 1^{er} juillet 1942, le maire porte à la connaissance de la population l'avis suivant :

Les prescriptions suivantes seront à nouveau portées à la connaissance de la population :

Il est interdit de cacher, recueillir ou aider, de toute manière, des membres des équipages d'avions ennemis ou des parachutistes ennemis. Les contrevenants seront punis de mort.

Quiconque trouvera du matériel d'aviation ou tout objet lancé par des avions, est tenu d'en informer sans délai le plus proche service de l'armée allemande, avec indication exacte de l'heure et du lieu.

Tout objet lancé par avion, ainsi du reste que tout matériel d'aviation, devra être laissé sur place sans y toucher.

Quiconque se sera approprié du matériel d'aviation trouvé ou des objets quelconques lancés des avions ou provenant d'avions abattus ou avant fait un atterrissage forcé, au lieu d'en informer immédiatement le service de l'armée allemande le plus proche, ou qui aura détruit de tels objets, passera devant un conseil de guerre allemand.

Quiconque informera le service de l'armée allemande le plus proche de la présence d'avions abattus ou ayant fait un atterrissage forcé, ou bien de pièces d'avions permettant l'identification exacte d'un avion abattu, avec indication précise du lieu et de l'heure de la découverte, sera récompensé si, grâce à ses données, un avion pourra être mis en sûreté. Sera également récompensé convenablement quiconque se saisira des membres d'un équipage d'un avion ennemi ou d'un parachutiste, ou coopérera, par son action à cette saisie.

Le *Militärbefehlshaber*,
Signé : von STULPNAGEL.

4.4 **Les amis.**

Parmi les personnes qui nous ont aidés et dont le logement constituait une cache sûre, citons :

- Marie-France Geoffroy-Dechaume ; elle travaillait à la Bibliothèque nationale et habitait Valmondois. En permanence, elle a hébergé un ou deux aviateurs alliés qu'elle convoyait de Paris jusque dans sa famille ;
- Amy Colin, comédienne, domiciliée 13, rue du Colisée ;
- le concierge du siège S.K.F., avenue de la Grande-Armée (dont on n'a plus le numéro), qui disposait d'une chambre de bonne ;
- le docteur André Fulconis, médecin-chef du Sénat, d'un courage à toute épreuve. Sur sa moto, il n'hésitait pas à transporter ces aviateurs alliés dans Paris et nous aidait à les héberger dans des logements des gardes du Palais du Luxembourg, alors occupé par Goering ! L'un des gardes du Palais, M. Etchebers, nous a été d'un grand secours ;
- plusieurs membres du personnel de l'Institut National des Jeunes Sourds, 254, rue Saint-Jacques, où on les cachait dans certains logements du personnel ;
- et tant d'autres encore, restés anonymes.

Je convoyais ces aviateurs dans la France occupée. Cette mission exigeait beaucoup de vigilance. Les transports par le métro et le train étaient les plus courants. Ils étaient à hauts risques. Bob Alexandre, étudiant en médecine, toujours disponible pour nous aider, en était aussi souvent chargé.

Pour ces aviateurs que nous retrouvions et qu'ils nous fallait cacher chez des patriotes, le temps paraissait long.

Mais il nous fallait organiser leur départ de France. D'abord les munir de faux papiers :

- carte d'identité
- carte d'alimentation

Puis leur procurer des vêtements civils, surtout des chaussures ordinaires (les leurs, de l'armée des aviateurs U.S., anglais ou canadiens, étaient aussitôt repérées par les policiers allemands opérant dans les trains). Il fallait, d'autre part apporter une aide financière et des tickets de rationnement à ceux qui les hébergeaient et qui étaient démunis de tout. Les séjours des aviateurs qui pouvaient être de quelques jours se prolongeaient souvent en plusieurs semaines.

4.5 **Les évadés.**

Petit à petit, la filière d'évasion des Pyrénées vers l'Espagne s'était reconstituée. Cinq aviateurs alliés avaient pu quitter Paris mi-novembre par le train, convoyés par Bob Alexandre. Il s'agit de :

- Anthony Reynolds (de la R.A.F.)
- Douglas J. Farr (de l'U.S.A.F.)
- William P. Kiniklis
- Charles B. Warkelmann
- Wesley Peterson

Parvenus à Pau, nous les confions à des guides professionnels payés par notre réseau Vengeance. Ils franchissent les Pyrénées en direction de Saragosse puis sont conduits aux consulats britanniques qui les acheminent vers Gibraltar.

Nos cinq aviateurs, sauvés, arrivent à Londres avant Noël et reprendront aussitôt le combat.

Les filières d'évasion par les Pyrénées étaient coûteuses. Les guides professionnels demandaient 25.000 francs par homme et les ressources financières de Vengeance étaient limitées.

Fin 1943, plusieurs aviateurs recueillis et hébergés à Paris par nos soins sont acheminés par la Bretagne :

- Lloyd Terry (en décembre 1943)
- James Armstrong (de l'U.S.A.F.)
- William Empinn (Canada)
- Russel Jones (Canada)
- Edward Sobolensk (en décembre 1943)

En février d'autres seront recueillis et évacués vers l'Espagne :

- Jim Fay et Edwards, par le commandant Bouteiller⁵
- John Pearce (de la R.A.F.)
- le major Neville Sparks (de la R.A.F.)

François Wetterwald, responsable de Vengeance, évaluera à environ 200 le nombre d'aviateurs anglais, américains et canadiens rapatriés par notre réseau, la plupart par la Bretagne.

5 Fourniture de faux papiers.

À partir de février 1944 je succède à Paul THIBAUD et de nouvelles missions me sont confiées :

- d'abord, assurer les liaisons entre Vengeance-Paris et la Province ;
- établir des liaisons régulières avec d'autres groupes de résistance en particulier « Libre Patrie » ;
- autre responsabilité : la centrale de faux papiers.

Vivant dans la clandestinité, les résistants avaient besoin de faux papiers fournis par notre centrale ; les aviateurs alliés aussi. Pour des raisons de sécurité nous décidons de déménager la centrale. Elle quitte Paris où elle fonctionnait chez l'abbé Villien, vicaire de la Trinité, au début de 1943.

Aidé de Paul Thibaud et J. Thiercelin, nous transportons dans une lourde valise bourrée d'imprimés, de cachets et de tampons de mairies et préfectures, tout ce qui sert à fabriquer à la demande les attestations de fausses cartes d'identité et cartes d'alimentation.

Transport risqué : nous prenons le métro avec cette précieuse valise pour la remettre à Bob Gentric, à Aulnay-sous-Bois. Ce dernier est chargé de confectionner les faux papiers.

Je centralise à Paris les demandes des membres du réseau et les transmets à Bob Gentric.

Nous nous retrouvons chaque semaine aux abords de la station de métro Saint-Michel où nous avons convenu de flâner sur les quais le long des étals des bouquinistes, en nous ignorant.

Quand nous nous étions repérés, il fallait attendre le moment propice pour que l'un derrière l'autre, comme des étrangers, dépose entre les livres, moi, les demandes, et lui les faux papiers qu'il avait confectionnés et que j'enlevais aussitôt.

C'est à cet endroit, à l'entrée du métro Saint-Michel que, le 4 Avril 1944, la Gestapo nous tend une souricière.

⁵ Chef départemental Vengeance de Seine-&-Marne.

6 La seconde arrestation.

6.1 À la Gestapo.

François Cayot⁶, d'Orléans, arrêté la veille, portait sur son carnet l'indication d'un rendez-vous avec *Pierrot* (mon nom de guerre), à 14h10 Métro Saint-Michel.

Il est conduit devant l'entrée du métro à l'heure indiquée, entouré à peu de distance par plusieurs policiers de la Gestapo.

J'ignorais son arrestation et me rends au rendez-vous. Ayant en poche des faux papiers, je quitte Bob Gentric qui tombe dans le piège tendu par la Gestapo. Il est arrêté sans que je m'en aperçoive. À ce moment précis survient par hasard Daniel Gieules, membre de Vengeance, des sections spéciales d'action immédiate, qui, à vélo, se rend à un rendez-vous place du Châtelet. Il me propose de l'accompagner. Nous y allons à pied sans nous douter que la Gestapo nous emboîte le pas avec nos camarades arrêtés.

Et c'est au moment de notre rencontre avec Charles Dumast, un camarade de Vengeance, que les policiers nous encerclent, place du Châtelet. C'est l'arrestation brutale sur l'ordre de « Haut les mains, Police allemande ! »

Mon bras gauche est saisi par un policier qui tenait de l'autre main celui d'un camarade. Je pense à l'enveloppe de faux papiers dans la poche de mon pardessus. Notre seul salut est de la faire disparaître. Conduits à pieds à la Préfecture de police, en face du Palais de Justice, je vois un agent à la porte. C'est peut-être notre dernière chance. Lorsque nous arrivons à sa hauteur, je saisis un instant d'inattention des Allemands et de ma main droite laissée libre je jette aux pieds de l'agent de police en faction cette enveloppe de faux papiers. Il ne bronche pas. Ce geste va nous sauver. Au moment de la fouille, rue des Saussaies, la Gestapo ne trouvera sur nous aucun document compromettant. Nous sommes ensuite conduits dans deux Citroën traction-avant noires au Ministère de l'Intérieur, rue des Saussaies, siège de la Gestapo.

Séparé de mes camarades avec interdiction de leur parler, je suis soumis à un interrogatoire brutal. Coups de poing, brutalités, gifles à la volée, mes lunettes sont brisées. Je ne parle pas.

6.2 En prison de Fresnes.

Le soir, je suis emprisonné à Fresnes, à l'étroit dans une cellule de la 2^{ème} Division prévue pour un interné. Je la partage avec trois autres détenus. Au bout de quelques jours, transport en voiture cellulaire rue des Saussaies pour un nouvel interrogatoire. C'est une épreuve redoutable que j'appréhende. Privé de lunettes, myope, je suis très gêné. Le policier allemand menace, questionne. Je lui donne des réponses imprécises sans avouer que je suis un résistant. Il faut tenir.

7 Le camp de Compiègne.

Le 5 juin 1944 je suis transféré de la prison de Fresnes à Compiègne, lieu de regroupement et de transit. Après la prison le camp apparaît comme un havre de paix et de liberté où nous n'avons pas d'obligation de travailler. J'y retrouve mon ami Daniel Gieules. Le 6 juin survient le débarquement allié en Normandie. Cette nouvelle nous remplit d'espoir mais nous craignons fort de partir en convoi vers l'Allemagne avant d'être libérés.

⁶ François Cayot est mort en déportation.

Du camp de Compiègne les évasions réussies ont été peu nombreuses et antérieures à 1944, à l'exception de quelques évasions individuelles.

Celle de Serge Brion, un camarade de Vengeance, a pourtant été réussie en juin 1944. Dans le récit de ce haut fait de résistance qu'il m'a adressé après la Libération, il rappelle celle des communistes le 21 juin 1942 qui a fait évader 19 responsables avec Georges Cogniot en tête, par un souterrain.

Serge Brion poursuit⁷ : « il semble que ce tunnel souterrain ait été creusé à une époque où on construisait un puisard vertical pour les eaux usées de la cuisine et il est vraisemblable qu'à partir de ce puisard les ouvriers communistes ont creusé de part et d'autre du puisard les deux segments du tunnel, l'un vers l'extérieur du camp, l'autre vers le bâtiment du théâtre proche des cuisines du camp dans la petite pièce du bâtiment des galeux (pièce destinée aux contagieux de l'ancien camp militaire), que nous avons annexé par la suite. Les Allemands, lors de la découverte de l'évasion de 1942, ont laissé intact un segment de tunnel que nous avons retrouvé deux ans plus tard.

Le tunnel qui a permis l'évasion a été la réouverture de celui que les communistes avaient creusé sur 12 mètres, il a fallu le prolonger de plus de 30 mètres pour aboutir au-delà du mur d'enceinte. La terre déblayée par l'équipe chargée du creusement était étalée dans le grenier du bâtiment des galeux. On craignait que le plafond ne s'effondre. Cette équipe a dû aussi le boiser à l'aide de chalits des lits démolis et installer l'électricité.

Les dimensions du tunnel étaient étroites. En largeur c'était une largeur d'épaule moyenne. En hauteur on pouvait y avancer en rampant, on ne tenait pas vraiment à quatre pattes ».

Finalement l'heure de l'évasion a été fixée dans la nuit du 10 au 11 juin 1944 à 0 heure. L'ordre de sortie était très précis, le nombre de places limité, 13 sont partis, le secret était une condition de la réussite.

Serge Brion qui avait beaucoup creusé le tunnel avait obtenu l'autorisation de l'équipe de faire évader avec lui quelqu'un de son choix. Dans la nuit il avait proposé à Daniel Gieules de partir. C'est le lendemain que Daniel m'apprendra qu'il n'avait pas voulu m'abandonner et comme Serge Brion n'avait droit qu'à une seule place il avait refusé de partir.

J'ai été très touché par cette marque de profonde amitié et dis à Daniel : « Tu aurais dû accepter, l'avenir est bien sombre, on ne sait pas ce qui nous attend ».

8 La Déportation.

Le 18 juin 1944, nous sommes déportés en Allemagne dans un train de cauchemar au camp de Dachau puis au *kommando* d'Allach, dans la banlieue de Munich où nous serons libérés par l'armée américaine du général Patton, le 30 avril 1945.

Le récit de notre déportation figure dans l'ouvrage *Allach - kommando de Dachau*, collectif publié sous la direction du docteur H. Lafitte et du général Yves de Lauzières (éditions France-Empire). Cet ouvrage a obtenu le Prix de la Résistance en 1985.

J'ai laissé dans les archives familiales le récit de ces années éprouvantes mais en même temps exaltantes. Mes enfants et petits-enfants ne doivent pas rester dans l'ignorance de cet engagement et de la tragédie concentrationnaire. J'ai voulu aussi faire sentir à ceux qui liront un jour ces lignes la force de l'action qu'un groupe d'hommes imprégnés de l'esprit de résistance peut accomplir. Il fallait lutter contre l'occupant nazi, le mettre

⁷ Voir son récit sur le site.

hors d'état de nuire et combattre l'indifférence, l'apathie, la veulerie. Nous voulions prouver que nous étions des Français soucieux de l'honneur de la France.

Après la Libération, dans des conditions difficiles, je retrouve petit à petit la santé. Après un séjour dans un centre de convalescence, je reprends mes études à la Faculté de Droit de Paris-Sorbonne.

9 Reconnaissance.

Puis j'entre en contact avec les services alliés britanniques et américains. Ils avaient mis en place à Paris une structure d'aide alliée à la Résistance française. Celle-ci avait pour mission d'identifier et d'aider les personnes qui, pendant l'occupation, avaient secouru les aviateurs alliés.

8801 MIB-I DETACHMENT
MILITARY INTELLIGENCE SERVICE
UNITED STATES FORCES, EUROPEAN THEATER

DAS/1a
(Rear) APO 887
14 December 1945

Aide Alliee a la Resistance Francaise,
5 Rue de Tilsitt,
PARIS VIII.

1. Monsieur Pierre DUCAMP, 3 Rue Rabelais, Paris VIII, est bien connu de nos services pour la grande aide qu'il a portee a la cause alliee pendant l'occupation allemande.

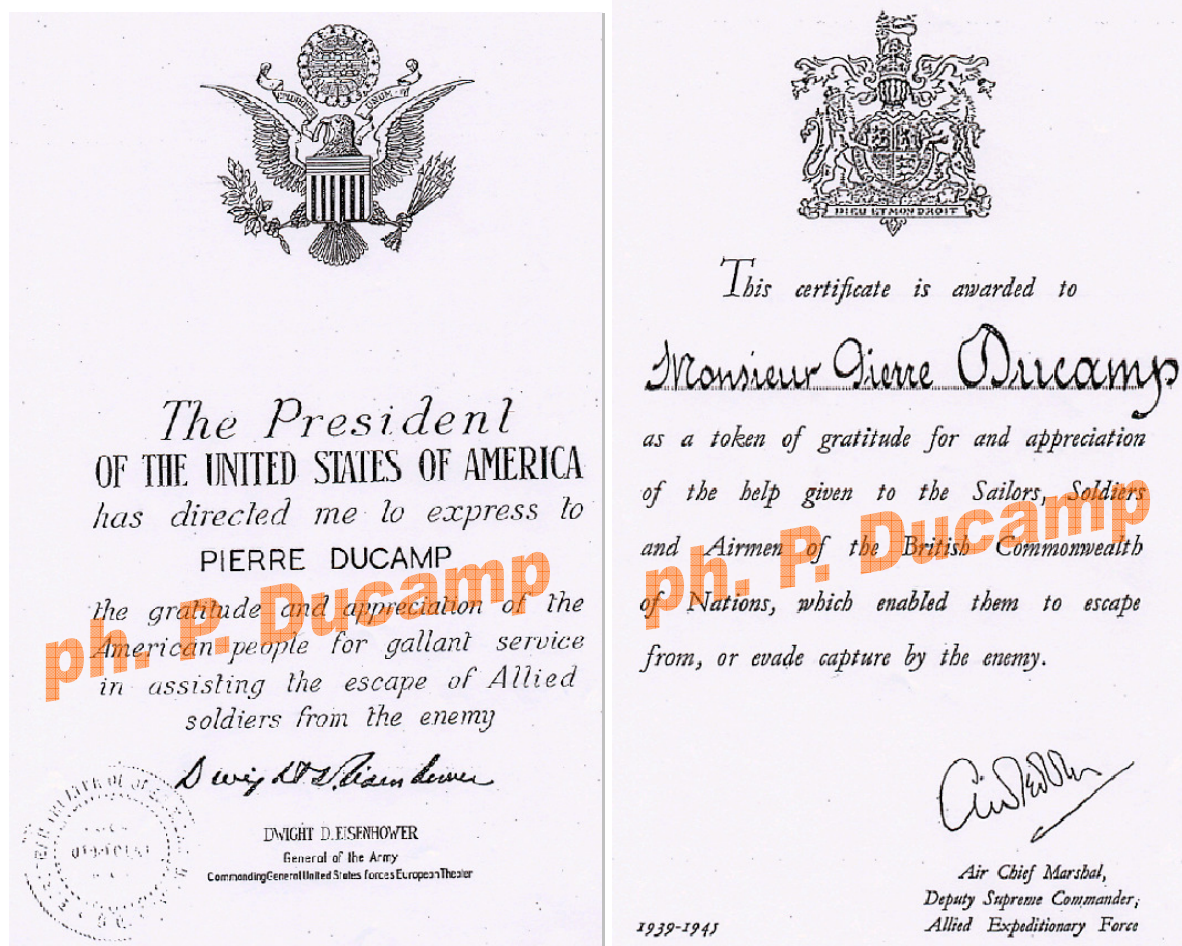
2. Nous pouvons affirmer qu'il a contribue par son courage, par son devouement, et au risque de sa vie, au sauvetage d'aviateurs allies tombes en France.

3. Monsieur Ducamp a ete deporté, et a du passer un an dans des camps de concentration allemands.

4. Ceci figure dans nos dossiers, et peut etre confirme par la France Combattante, 88 Avenue Henri Martin, Paris.

JOHN F. WHITE JR.
Major AC.

Des témoignages de reconnaissances sont délivrés. J'en reçois deux : celui des Américains porte la signature du général Eisenhower, l'autre, celui des Britanniques, la signature du maréchal de l'air Tedder.



C'est ainsi que certains aviateurs alliés évadés de France grâce à nos actions reviendront à Paris. Nous irons alors ensemble retrouver, pour les remercier, les Français qui, au péril de leur vie, les avaient accueillis et protégés sous l'occupation.

Anthony Reynolds, pilote de la R.A.F., m'adressa une lettre accompagnée d'une carte de la *Royal Air Force Escaping Society* que j'ai reçues avec émotion.

